

Le testament de Vèrède

– Bonjour, Vèrède.

– Comment, vous, docteur ? Un samedi, à deux heures de l'après-midi ? Ah oui, bonjour, excusez-moi, vous m'avez troublé. Un samedi à cette heure-ci, tout le monde se repose et je n'attendais aucune visite.

– Vous m'avez soufflé l'autre jour que vous vouliez me parler entre quatre-z-yeux. Aujourd'hui, à l'heure qu'il est, je suis à peu près certain que personne ne viendra nous déranger.

– Oui, c'est juste. Voulez-vous prendre cette chaise et l'approcher du lit ? Cela me fatigue de parler à voix basse. Vous pouvez fumer, cela ne me dérange pas. Moi, cela m'est défendu à présent.

« Je vous ai demandé de venir, car il faut que vous m'écoutiez. Oui, pour m'écouter simplement. Un monologue. Tout est clair, tout est limpide dans ma tête. La conclusion, c'est vous qui en aurez la charge. Vous seul. Plus tard. Sans moi. Vous serez libre bien entendu de lui donner la forme que vous jugerez utile. De toute façon, vous serez seul à savoir que votre patiente a essayé d'influencer votre comportement.

« Je crois nécessaire de vous parler tout d'abord de ma famille, ma famille la plus proche. Vous connaissez mon mari. Il est grand, il est fort, il est beau, il est toujours bien portant, et il est plus jeune que moi. Moi, j'ai toujours été petite, malingre et souffreteuse. Il est directeur d'une grande entreprise. Je ne suis qu'une petite bibliothécaire dans un lycée. Depuis le début de notre mariage, je l'adore, comme on adore un dieu. Lui, il m'a toujours traitée comme une reine. Ainsi, après trente ans de mariage, il s'efface devant une porte pour me laisser passer la première, il me passe le manteau quand je dois sortir, et il fait le tour de la voiture pour m'ouvrir la portière. Je pense que le sentiment qu'il éprouve pour moi est bien plus fort, bien plus profond que l'admiration que j'ai pour lui. Lui, il m'aime. D'un amour tout simple, tellement grand dans sa simplicité que son comportement envers moi n'a même pas changé depuis que je suis malade. Ni en mieux, ni en pire. Il me considère comme sa Vèrède *normale*.

« Il y a ensuite ma fille, ma fille unique. Son mari est tombé pendant la guerre de Six Jours. A votre arrivée au kibboutz, elle était jeune veuve, avec deux enfants – le plus petit est né après la mort de son père. Après une longue traversée du désert, elle se remarie. Elle réussit, après cinq fausses couches, à mener à bon terme une grossesse... et c'est pour mettre au monde un enfant porteur d'une très grave malformation cardiaque. On opère l'enfant, il meurt à l'âge d'un mois. Beaucoup de malheurs se sont abattus sur elle. Mais ni eux ni même le temps n'ont mis fin à son amour filial. J'ai toujours craint de ne pas lui donner autant que je recevais d'elle. Elle a été une grande, une très grande amie pour moi.

« Elle est actuellement de nouveau enceinte, dans son sixième mois. Je sens que cette fois-ci tout ira bien jusqu'au bout, et qu'elle mettra au monde un enfant bien portant. C'est dans cette grossesse, dans cet être vivant dont le cœur bat déjà dans le ventre de ma fille, que j'ai puisé en partie les forces pour lutter et pour réagir sagement à ma maladie. Mon grand espoir était de voir encore ma fille allaitant un nourrisson bien portant.

« Mais quand j'analyse mon état, aussi objectivement que la chose soit possible, il me paraît évident que trois mois, c'est trop long pour moi, beaucoup trop long sans doute. Non, non, docteur, je vous en prie. N'essayez pas de protester. D'ailleurs, je vais vous mettre immédiatement à l'aise, je *sais* que j'ai un cancer du poumon, et probablement des métastases. On ne peut pas m'opérer et je ne peux pas guérir. Oui, inguérissable. Les rayons, la chimiothérapie, rien n'y a fait. Tout ce qu'on me donne, maintenant, c'est seulement pour cacher la misère. De semaine en semaine, je me rends compte que je décline. Je n'arrive pas à respirer, je souffre, et je n'ai plus de force. Ça, c'est le pire de tout. Je m'épuise pour un rien. Je m'anéantis. Je suppose que ce n'est plus qu'une question de quelques semaines. On ne peut pas parler de mois, non, je ne crois pas...

« Vous avez vu que je ne m'oppose à aucun traitement. Je facilite la tâche des médecins, des spécialistes, je ne leur demande aucune explication, et je leur obéis au doigt et à l'œil. Tous font le maximum pour me « prolonger ». Pour s'acharner, ils s'acharnent ! Moi, de mon côté, comprenez-moi bien, je ne crois pas que j'aie le droit de leur faire beaucoup de reproches : ils sont si dévoués, et où en serais-je sans eux ? Et puis, il y a sûrement des gens qu'ils réussissent vraiment à guérir... Mais est-ce qu'ils se préoccupent de la qualité de la vie qu'ils m'offrent ainsi ? M'en ont-ils parlé ? Oui, parler ! Leur silence est atroce. Pour les spécialistes, je fais partie du groupe X, de la classe Y, qui reçoit les médicaments Z.

« Vous non plus, docteur, vous ne m'avez jamais parlé ! Et pourtant, c'est vous qui allez être obligé de m'accompagner pendant mes derniers pas. C'est vous qui devrez dire à mon mari, à ma fille : “ C'est fini. ” Ça, à l'université, on n'a pas dû vous apprendre à le dire !

« J'ai légué mon corps à l'école de médecine pour qu'il serve au progrès de la science. Mais ce n'est pas là le plus important. Mon désir le plus ardent est que ma maladie puisse vous servir à vous et à vos collègues. Pour que vous appreniez à vous comporter autrement vis-à-vis de tous ceux qui comme moi savent bien qu'ils s'acheminent vers la fin normale d'une existence. A ne plus considérer les gens dans cet état comme diminués intellectuellement, mais comme des êtres normaux. Parlez-leur un langage simple et clair. Vous serez ainsi plus à l'aise pour vivre et travailler. A vos malades, vous faciliterez et la vie et la mort... Vous les sauverez du désespoir. Entendez cela, et si c'est en votre pouvoir, faites-le entendre à d'autres.

« Et à présent, docteur, une demande, je devrais dire une prière. Je veux laisser aux miens une image de moi identique à celle qu'ils ont maintenant. Une image conforme à celle de l'épouse, de la mère, de la grand-mère que je crois avoir été. Je leur dois cela. C'est d'ailleurs la seule chose que je puisse encore faire pour eux. Mais là, j'ai besoin de votre aide. Tant que je serai consciente, je ne vous causerai aucun ennui, je n'aurai aucune exigence extraordinaire. Mais il arrivera fatalement un moment où je ne serai plus responsable ni de mes actes ni de mes paroles. Quand arrivera ce moment, je vous en supplie, docteur, n'essayez plus de me « sauver ». Au contraire, faites tout votre possible – et je sais que cela vous sera possible – pour abréger le martyre de mes proches. Ne permettez pas qu'ils gardent de moi une image déformée. Ce sera à vous de dessiner l'image qui restera de moi. »

*
* *

Vérède est décédée onze jours après que le médecin lui ait rendu visite. Ses paroles ont longtemps continué de le hanter. Ce testament qu'elle lui avait laissé venait rejoindre ses propres questionnements¹.

Combien de médecins, se demandait-il, ont le courage d'affronter avec leur malade le problème, pourtant si naturel, mais pas simple, de la mort ? On peut naître dans une famille riche et mourir pauvre. On peut naître dans une famille pieuse et pratiquante, et devenir athée. On peut naître de parents analphabètes et obtenir le prix Nobel. Rien n'est sûr, rien n'est prévisible dans la vie. Sauf une seule chose : qu'on va mourir. Du moment qu'on est né, il faut bien mourir un jour. On peut l'affirmer sans aucun risque de se tromper. Si problème il y a, c'est uniquement le « comment ? ». Le « quand ? » n'est pas, n'est plus un problème, du moment que le « comment » a été résolu de façon satisfaisante. Ces braves cancérologues ! L'acharnement thérapeutique est, sinon leur métier, du moins leur façon de l'exercer. Pourquoi ? Parce que pour eux, dire à un malade qu'il est inguérissable, c'est admettre implicitement leur impuissance, la limite de leur science. Les médecins ne veulent pas être des rois découronnés ! Un despote vieillissant et sentant le pouvoir lui échapper ne règne que par décrets-lois et terreur. Et eux en font de même : encore un traitement, aussi choquant soit-il (en voilà un décret-loi !),

¹ Dans le récit tel qu'Abraham Estin l'avait laissé, tout ce qui suit était en fait tissé avec les paroles de Vérède.

Je suppose que ce récit a une base réelle, et que mon père s'est un jour trouvé effectivement confronté à une patiente qui a adressé à son oreille compatissante un plaidoyer en forme de monologue pour le droit de mourir dans la dignité. Ensuite, porté très probablement par la force de ses propres convictions et en même temps l'acuité de ses doutes, glissant par moments dans le langage et l'argumentation du médecin, il a juxtaposé deux modes d'expression différents – avec pour effet d'affaiblir tant soit peu la vraisemblance de l'ensemble. A la différence de certaines autres nouvelles, je n'ai pas retrouvé dans les papiers de l'auteur d'autres versions de ce texte, ce qui semble indiquer qu'il n'avait pas pris beaucoup de recul sur son écrit. (Ce texte a dû être écrit en 1976 ou 1977.)

Convaincue que si nous avons eu l'occasion d'en parler, il aurait certainement conçu une solution pour rectifier ce décalage et trouvant fort important de publier ce texte qui n'a, me semble-t-il, rien perdu de son actualité, je m'autorise le léger subterfuge que comporte cette version. (Note de Colette-Rebecca Estin)

encore une opération, aussi mutilante soit-elle – en voilà un autre décret-loi. L'acharnement qu'ils y mettent, c'est la terreur. Cela fait toujours quelque temps de gagné, quelque temps encore au pouvoir ! Et les « cas médicaux » nourrissent leurs statistiques, qui leur font de la matière pour leurs communications dans les congrès internationaux de cancérologie, à Rio de Janeiro, à Tokyo ou ailleurs. Enfin, sans les approuver, je les comprends, car tels qu'ils sont, il leur est difficile d'agir autrement. Tous sont compétents, dévoués. Sans eux, où en seraient les milliers de cancéreux qu'ils soignent ? Pour s'occuper de cette catégorie de malades, il faut une abnégation difficilement mesurable. Et puis, et surtout, il y a les 70-80% de malades qui font partie des « bons cas ». Ceux qu'ils sauvent et guérissent vraiment !

Mais c'est vrai que le silence des spécialistes est atroce. C'est une véritable conspiration du silence. Et pour les généralistes, c'est encore plus commode : ils ont remis leurs patients entre les mains de grands spécialistes. A l'hôpital ! Ce qui leur donne un bon prétexte pour rester de côté, soi-disant neutres. Et vivre ainsi en paix avec leur conscience. Mais en réalité, ils ne font que reculer pour mieux sauter. La tâche la plus dure incombe au médecin de famille. Cette petite phrase, « C'est fini », elle déclenche toujours des réactions imprévisibles. Nous autres humains sommes ainsi faits que tant que nous n'avons pas entendu cette phrase, nous continuons à espérer, sans savoir ce que nous espérons, ce que nous pouvons espérer. Nous sommes incapables de crier, de pleurer, de hurler, tant qu'une « autorité » ne nous a pas dit : « C'est fini. » Nous fuyons la réalité naturelle, nous reculons tous devant la mort, ou plutôt, nous voulons la faire reculer.

C'est une rude tâche qui attend le médecin, chaque fois qu'il doit affronter la mort d'un de ses patients. Il y a deux problèmes : celui du malade et celui du médecin. Pour s'acquitter convenablement de la tâche vis-à-vis du malade et pour s'en tirer sans trop de dommage pour lui-même, le médecin doit avoir beaucoup de volonté et aussi de bonne volonté, une approche humaniste et humanitaire du problème de la mort. En somme, beaucoup de choses que l'on n'apprend dans aucune faculté, dans aucune école de médecine.

Les médecins connaissent parfaitement le taux des triglycérides chez un nouveau-né de trois semaines, mais ne savent pas ce qu'il faut dire à quelqu'un qui va mourir. La solution qu'ils adoptent, c'est le mensonge, le mensonge conscient, organisé, continu. Après la conspiration du silence, celle du mensonge. Autant il est facile de mentir à malade qui n'a que quelques jours à vivre, autant c'est ardu quand « c'est long ». Car là, tous les deux souffrent. Le malade détecte vite le mensonge. Que dire des remords de conscience du médecin à la pensée omniprésente, « pourvu que cela se termine vite » ?

Toutes les sommités médicales et scientifiques disent, et peut-être ont-elles raison, que l'immense majorité des malades aspirent, désirent et acceptent consciemment ou inconsciemment cette attitude. Mais les autres, ceux qui refusent les faux-fuyants, et ont besoin de savoir et de parler, qu'en fait-on ?